

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.
DES HOMMES ET DES CHOSES.

*e n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui me
plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

VOL. 6.

QUEBEC, 15 FEVRIER, 1845.

No. 6.]

Mélanges Littéraires.

◆◆◆◆◆

POESIE.

VISITE DE VOLTAIRE A PIRON.

ANECDOTE.

D'un sarcasme lancé contre lui par Voltaire,
Piron piqué vint un matin
Sur sa porte, dans sa colère,
Tracer furtivement ces deux mots : *Vieux coquin !*
Voltaire entend du bruit, il ouvre, lit l'injure
Dont on venait de le gratifier,
Remarque au bas de l'escalier
Quelqu'un qui fuyait en cachant sa figure.
Il rentre, vole à son balcon,
Guette, voit l'auteur de l'offense
Sortit, le reconnaît, jure par Apollon
De se venger d'une telle insolence.
Le lendemain chez Piron il se rend.
Quoi ! dit ce dernier, c'est Voltaire !
Qui peut l'engager à me faire
Un honneur si rare et si grand ?
— Votre politesse mérite
Ma démarche, mon cher Piron ;
Vous avez mis sur ma porte votre nom,
Et je vous rends votre visite.

GOBET.

La rue de Laroche-foucauld est l'une des plus élégantes et des plus fashionables du quartier qu'on a poétiquement décoré du nom de Nouvelle Athènes. Auprès des charmantes villas qu'habite M. de Custines et qu'habitait Mme Mars ; à peu de distance de l'hôtel classique du marquis de Fortia d'Urban, s'élèvent çà et là plusieurs bâtiments dans lesquels résident de riches étrangers qui préfèrent aux glaces de la Newa, aux brouillards de la Tamise, et même aux riantes prairies de l'Allemagne, notre climat, qui semble les résumer tous à lui seul, notre ciel inconstant, comme nos mœurs et comme nos idées sont inconstantes.

En 1831, l'une de ces maisons était occupée par un jeune anglais d'une grande distinction et d'une extrême opulence. Lord Beresford appartenait bien à cette éternelle famille de *touristes* qui transportent leurs ennuis et leur fortune sur le continent ; mais il n'avait aucun des ridicules extérieurs qui distinguent la généralité de ses compatriotes, et qui sont devenus pour eux un cachet véritablement national. Sa toilette était recherchée sans affectation, et ses manières étaient entièrement exemptes de cette timidité hautaine et guindée si commune parmi la jeunesse aristocratique de Londres. Il avait d'ailleurs une éducation à la fois solide et brillante, une taille élevée et bien prise, des yeux bleus fort doux et fort expressifs ; enfin, l'une de ces têtes pleines de grâce et de noblesse, telles qu'elles se conservent encore parmi les grandes familles d'Angleterre.

Le jour où se passèrent les incidents que nous allons raconter, lord Beresford sortit à pied de son hôtel et se rendit au jardin des Tuileries. Il en parcourut les allées, les massifs et les terrasses, du pas irrégulier d'un homme dont l'esprit est vivement préoccupé, et sans que son visage perdît l'expression inquiète et chagrine qu'on pouvait y lire. Comme il se disposait à gagner la grille qui fait face à la rue de la Paix, et ouvre aux yeux du promeneur la belle perspective de la place de Vendôme, il s'arrêta soudain en reconnaissant devant lui le comte Barakin qui, dans ce moment même, était l'objet secret de ses méditations.

Ce personnage, pendu au bras d'un de ses amis, discourait avec lui d'une voix assez haute pour que lord Beresford pût saisir à la volée quelques lambeaux de leur conversation.

— Par Dieu ! disait en riant le comte, ne voilà-t-il pas une singulière aventure ? Si en 1825 un homme m'eût prédit que six ans plus tard je rencontrerais cette pauvre fille dans un salon de Paris, occupant une position distinguée sous le nom de mademoiselle Valory ; que cette femme m'inspirerait un attachement sérieux, peut-être assurément je l'aurais traité de fou, de visionnaire ;... et cependant cet homme aurait eu raison !...

Au nom de mademoiselle Valory, prononcé avec une frivolité dédaigneuse, au milieu de quolibets et d'éclats de rires insultants ; à ce nom qui reposait religieusement au fond de son cœur, lord Beresford ressentit une violente émotion. Son premier mouvement fut d'aborder le comte Barakin et de jeter une parole d'insulte à cet étranger qu'il trouvait à chaque jour sous ses pas comme une vivante énigme. Il se contenta, cependant, car une telle provocation, que rien de sérieux ne provoquait, devait non-seulement paraître ridicule et rendre un duel inévitable, mais le priver peut-être des moyens de savoir quel lieu mystérieux unissait le comte Barakin à mademoiselle Valory, en un mot d'approfondir un secret auquel il croyait son avenir et son bonheur attachés.

La joie quand elle est vive, la tristesse quand elle est profonde, recherchent également la solitude. Lord Beresford s'empressa de rester à son hôtel ; il se renferma dans son cabinet, et seul en face de lui-même, il se mit à repasser dans sa mémoire

les diverses particularités qui avaient analysé son séjour à Paris, les vains espoirs qu'il avait conçus, les doux sentiments qu'il avait éprouvés, et dont une circonstance inexplicable venait de flétrir tout le charme. Cette disposition d'esprit fit naître en lui le désir d'avoir un confident de ses impressions et de ses craintes ; sa pensée se reporta vers la patrie qu'il avait quitté ; il songea aux objets d'affection qu'il avait laissés en Angleterre, à sa sœur chérie lady Stewart, qu'il n'avait pas embrassée depuis trois années ; alors il s'assit devant son bureau, prit une plume et écrivit les lignes suivantes :

« Ma bonne Nelly, quand je te dis adieu à Piccadilly, je te promis de te conter mes aventures, de te faire part de mes plaisirs, si quelques fleurs se rencontraient sur mon chemin ; de mes chagrins, tristes compagnons qui marchent à nos côtés pendant une bonne partie de notre existence.

« Cette promesse, je l'aurais fidèlement remplie, si les événements qui me sont arrivés n'avaient d'abord été trop vulgaires pour exciter ta curiosité. Tu le sais, Nelly, par un funeste privilège, particulier à notre nation, la plupart de nos compatriotes portent en eux un fond de tristesse qui leur fait trouver le dégoût et la satiété dans ces puissances que recherchent avidement les autres hommes.

« A mon tour, j'ai dû payer ce tribut à ma nature : j'avais quitté Londres pour chapper à la fatigue, à l'uniformité d'une vie oisive et riche, et l'ennui m'a suivi comme une croupe dans tous mes voyages... J'ai visité Naples, Venise, Rome et Florence, les perles de l'Italie ; j'ai habité Madrid, Vienne, Berlin, St.-Petersbourg, ces capitales de l'élégance et du bon goût ; partout mon nom, mon rang, ma fortune, m'ont ouvert l'accès des meilleures sociétés, des salons les plus célèbres... Mais partout aussi, j'ai rencontré le néant et le vide... J'ai couru le monde pour y chercher des distractions et des enseignements, pour agrandir le cercle de mon intelligence et de ma pensée, pour voir, pour sentir, pour aimer ; — et le monde ne m'a offert longtemps que des intrigues sans amour et des plaisirs sans durée ! »

« Enfin, je vins à Paris ; j'y vins pour l'acquiescement de ma conscience de voyageur, et l'intention de visiter ses monuments, ses musées, ses académies, ses théâtres, et de repartir aussitôt pour Londres, et de vivre désormais de cette vie purement anglaise, dont la sphère est malheureusement si bornée. Vains projets ! la curiosité me tira d'abord à Paris ; bientôt d'autres sentiments m'y enchaînèrent... Un de mes amis, le vieux commodore sir James Cordon, que tu n'as pas oublié, sans doute, et qui par un hasard heureux m'y fit rencontrer, me mit en rapport avec le colonel d'Elmar... Grâce à beaucoup d'urbanité, de fortune, de distinction, M. d'Elmar s'est formé un cercle composé des notabilités de l'art, de la littérature, de la politique, de la finance ; les personnages les plus éminents de l'époque actuelle se rencontrent fréquemment dans ses salons.

« Jaloux d'observer de près cette société française dont je n'avais entrevu à l'étranger que de rares échantillons, je devins l'un des habitués les plus assidus du colonel. Il donnait souvent des soirées où j'eus l'occasion d'entendre mesdames M. Libran, Grisi, Falcon, Danoreau, M. J. Nourrit, Tamburini, Lablache, Rubini ; toutes les illustrations que l'art musical s'honore d'avoir pour interprètes.

« M. d'Elmar, qui n'avait pas remarqué sans quelque orgueil l'intérêt que m'offraient ces réunions, et l'admiration que m'inspirait le talent des artistes qui en faisaient ordinairement les honneurs, me promit de me faire connaître une jeune cantatrice, qui, quoiqu'à son début, avait attiré sur elle l'attention de tous les connaisseurs, et dont il était passionnément enthousiaste. Je ne sais pourquoi j'attachais un grand prix à cette promesse, et pourquoi je tressaillis involontairement quand, un soir, il m'annonça sa protégée.

« Mademoiselle Valori vint en effet. Elle s'avança dans la salle sans trouble et sans embarras, quoique ses traits, sa démarche, son attitude, toute sa personne, enfin, fût empreinte de modestie. Une robe blanche, une rose dans ses cheveux, c'était là toute sa parure, tout son luxe !

“ Ainsi vêtue, elle me parut ravissante. ”

“ C’était une de ces beautés peu communes, dont il ne faut chercher le type ni dans nos blondes et langoureuses ladies, ni dans les vives et gracieuses parisiennes. De grands yeux noirs délicieusement fendus, des sourcils d’un arc admirable, une peau éblouissante, des mains mignonnes, des doigts effilés, un ensemble de physiologie plein de poésie et de passion ; enfin, les plus jolis pieds dont jamais femme élégante se soit enorgueillie : Voilà ce qu’un premier regard me révéla.— Ajoutez à cela, Nelly, l’esprit le plus séduisant, la douceur la plus charmante, la plus adorable timidité. ”

“ Un murmure approbateur accueillit son apparition dans le salon de M. d’Elmar. Pour moi, en la voyant s’approcher, en contemplant ce noble visage, dans l’expression duquel perçait je ne sais quoi de craintif et de réservé, j’éprouvai une émotion inconnue ; tout mon cœur s’élança vers elle.... Elle chanta, et je restais livré à une indicible fascination. ”

“ Mon intimité avec M. d’Elmar me permit de le questionner sur mademoiselle Valori. Il ne s’ouvrit pas à moi, je le crois au moins, avec une entière franchise ; tout ce que je pus apprendre, c’est qu’elle était étrangère, orpheline, et qu’elle avait été recueillie, après la mort de son père, par le cousin du colonel, le marquis d’Elmar, qui l’avait ramené de Russie en 1825. ”

“ Mademoiselle Valori n’avait, au reste, pour fortune que le bien être dont elle commençait à jouir, et qu’elle devait à son talent. Que te dirai-je, Nelly ? Dieu qui se rit de nos fragiles croyances, de nos vains projets, et brisa à son gré le fil de nos destinées, Dieu voulut que cette soirée fût pour moi une véritable initiation à une vie nouvelle. J’avais pensé ne pouvoir aimer, et déjà je portais en mon cœur la première étincelle d’une affection puissante.... Mademoiselle Valori ne se trompa point sur mes sentiments, et dès lors elle devint moins expansive : une profonde mélancolie remplaça la douce sérénité qui animait habituellement son visage.... Pour quoi cela, Nelly ? A quoi attribuer ce changement ? Ce n’est pas indifférence... oh ! non ; car je l’ai vue tressaillir en ma présence ; parfois son regard cherche involontairement le mien, sa voix est plus séduisante, plus inspirée, quand je suis là pour l’entendre, pour l’applaudir ! ”

“ Ces jours dernier, un incident, passé pour tous inaperçu et qui n’a eu d’importance que pour moi, est venu ajouter encore à mon incertitude et à mes craintes. Nous étions réunis chez M. d’Elmar... Mademoiselle Valori chantait lorsque le comte Brakin entra, conduit par un de ses amis qui le présenta au maître de la maison.... En apercevant l’étranger, mademoiselle Valori pâlit et s’arrêta court ; un inexplicable embarras se peignit sur ses traits et dans son maintien.... Le comte s’approcha du piano, examina la jeune cantatrice avec un étonnement visible, avec une attention presque blessante, la salua légèrement, puis alla s’asseoir dans un coin du salon, livré à une singulière rêverie.— Oh ! dès ce moment, j’ai ressenti ce que je n’avais jamais éprouvé, Nelly ! mes artères battirent avec violence, mon cœur se gonfla.... De ce jour, je compris la haine ! ”

“ Pourquoi mademoiselle Valori s’est-elle montrée si émue en présence de cet homme ? Pourquoi a-t-elle interrompu son chant commencé ? D’où vient que ce comte russe s’est permis de la contempler avec une impertinente obstination ? Cet homme, je l’ai rencontré ce matin encore ; il y a une heure à peine ;... il parlait d’elle ; il prononçait en riant son nom.... Oh ! je souffre horriblement ; il faut, à tout prix, que je sache quel rapport mystérieux peut exister entre mademoiselle Valori et cet étranger... ”

II.

Tandis que lord Beresford écrivait à sa sœur, lady Stewart, la lettre que nous nous de lire, un splendide équipage, sur les panneaux duquel brillaient de riches moiries, surmontées d'une couronne de comte, s'arrêtait devant une maison de la e Caumartin, et le comte Barakin se faisait annoncer chez mademoiselle Valori.

La jolie musicienne était seule dans un petit boudoir, dont tout l'ornement ne consistait qu'en quelques meubles artistement ouvragés, en plusieurs aquarelles et de précieux dessins, remarquables par leur talent d'exécution et la signature de leurs auteurs.

Le nom du comte résonna douloureusement à l'oreille de mademoiselle Valori, et le eut besoin de tout l'empire qu'une femme du monde sait exercer sur ses émotions pour dominer celle que lui faisait éprouver cette visite inattendue.

Le comte Barakin était un homme de trente-cinq ans, dont le teint blanc, les yeux blonds, les formes élégantes, rappelaient assez bien ces jeunes officiers russes qui, en 1814, eurent tant de succès dans tous les genres.

Possesseur d'une grande fortune, doué d'une éducation remarquable, il avait jusqu'alors obtenu dans le monde des succès malheureusement trop faciles. De bonne nature, son caractère avait été gâté par l'adulation ; voyant la société de trop près, il était pris à la mépriser, à concevoir les plus étranges idées de la morale. À ses yeux, le respect humain était une servitude qu'acceptaient les esprits faibles et les âmes timorées ; l'intérêt seul guidait les hommes, et la vertu n'était qu'un masque mable dont le vice jugeait parfois utile de se recouvrir.

En un mot, c'était une de ces natures sceptiques qui, grâce au ciel, n'appartiennent propre à aucun pays, qui sont rares chez toutes les nations, en Russie, en France, comme partout.

En revoyant à Paris mademoiselle Valori, qu'il avait connue naguère dans une condition bien différente de celle qu'elle occupait aujourd'hui, il n'avait pu se soustraire à l'ascendant de sa beauté et s'était rangé au nombre de ses adorateurs. Mais la manière dont mademoiselle Valori avait repoussé ses hommages, et enfin les plaisanteries de ses amis avaient intéressé sa vanité ; en jouant avec cette passion, il avait fini par la ressentir, et s'était aperçu un beau jour, avec le plus grand étonnement, qu'il était érieusement épris.

Le comte Barakin ne pouvait nourrir l'espoir d'éblouir mademoiselle Valori par la perspective d'une riche alliance ; d'une autre part, il s'était convaincu sans peine du pouvoir que lord Beresford exerçait sur le cœur de la jeune musicienne : toutes les chances eussent donc été contre lui, si le hasard ne l'eût rendu maître d'un secret, sur l'efficacité duquel il comptait.

Il entra dans le boudoir d'un air dégagé, avec cette aisance et ce sans façon qui ne sont permis qu'envers une femme dont la position autorise une sorte d'intimité.

(A Continuer.)

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 15 FEVRIER, 1845.

LA MONTAGNE EN TRAVAIL
MIT DU MOINS AU MONDE

UNE SOURIS.

NOS MINISTRES N'ENFANTENT RIEN DU TOUT.

Nous avons vu comment les membres de notre administration boivent et mangent. Il serait bon d'examiner un peu comment ils travaillent. Cela ne sera pas long ainsi nous pouvons nous procurer cet agrément. Figurons-nous que nous sommes en la salle du conseil exécutif. A la tête de la table nous voyons le vénérable président il passe la plus grande partie de son temps à offrir sa tabatière à ceux de ses collègues qui sont assis près de lui ; ces prises fréquentes ont pour objet de faire priser les services du distributeur de tabac. Près de lui est Mr. Daly qui se ronge les ongles et Mr. Morris qui taille des plumes. Mr. Papineau est debout près de la cheminée ; il a relevé les deux pans de son surtout pour se chauffer plus commodément ; il regarde avec un œil d'envie et de regret une pipe qu'un valet a oubliée sur le foyer. Mr. Smith se caresse le menton, fait un haut le corps et admire son ombre contre le mur. M. Draper feuillette d'un air soucieux le journal du conseil. M. Robinson trace force chiffres dans un carnet, comme s'il essayait d'arranger des comptes. Enfin Mr. le greffier attend, la plume sur l'oreille, qu'on lui donne quelque ouvrage. C'est le vénérable président qui prend la parole :—

LE PRESIDENT.—Eh bien, messieurs et chers collègues, c'est au moment où nos ennemis, où le pays tout entier font entendre contre chacun de nous mille brûlantes clameurs qu'il faut montrer notre patriotisme et répondre à nos détracteurs par de bonnes actions. Voyons, hâtons-nous, que nos délibérations soient courtes et que nos travaux soient longs, comme disait son éminence le cardinal de Richelieu ; vengeons-nous par un grand nombre de bonnes lois et faisons taire les calomnieux. C'est ainsi qu'en agirent Henri quatre et son respectable ministre Sully, comme j'aurai l'honneur de vous le raconter si vous voulez seulement me prêter quelques minutes d'attention ; il me suffira pour cela de retracer l'histoire des difficultés que dut éprouver le digne monarque à la suite de la crise qui précéda son avènement. Je ferai briller à vos yeux....

MR. ROBINSON, comptant tout haut :—Quatre et quatre font huit, et cinq font dix-sept. Qui de dix-sept ôte dix-neuf ne peut, emprunte un qui vaut dix ; dix et dix-sept font vingt-sept ; qui de vingt-cinq ôte dix-neuf reste huit ; je pose zéro et je je retiens le reste. Eh ! qui diable ose dire que mes comptes ne sont pas clairs ! Aussi clairs que de l'eau de roche. Gredins de radicaux ! quel tourment ils m'ont donné avec leurs calomnies. Si seulement mes collègues travaillaient comme moi tout irait bien ; mais ils passent leur temps à patauger dans des lois auxquelles on ne comprend

toute tandis que moi je procède le chiffre à la main ; je ne vois plus que des chiffres y rêve toutes les nuits. Au moins on ne me fera point de reproches.

MR. DRAPER.—Voyons, messieurs, procédons par ordre ; où en sont vos mesures, monsieur le procureur-général du Bas-Canada ?

MR. SMITH.—Eh ! de quelles mesures voulez-vous parler ?

MR. DRAPER.—Parbleu, des mesures importantes que vous devez proposer ; car nous devez surtout en présenter pour le Bas-Canada où nous n'avons pas de partisans ; mais dans le Haut-Canada nous sommes assez bien car nos gens en travaillant pour eux-mêmes font notre ouvrage ; mais avec vous il n'en est pas de même.

MR. SMITH.—Je proposerai, mes lois à la prochaine session.

Tous les autres ministres.—Quoi ! pas durant celle-ci ?

MR. SMITH.—Ah ça ! me prenez-vous pour un automate à faire des lois ? Vraiment vous trouvez singuliers de me talonner ainsi ; croyez-vous qu'il n'y a pas assez des aldwin, des Aylwin et des Lafontaine qui sont sans cesse sur mon pauvre dos. L'un me fait des questions par des motions impertinentes, l'autre me montre au doigt, l'autre me fait le poing. Vraiment si cela continue j'en deviendrai bête. Je suis le cheval de bois de l'administration ; c'est sur moi que retombent tous les coups ; les petits sants courent après moi dans la rue ; à la chambre les jeunes membres me regardent souriant et à peine suis-je dans la salle du conseil où je crois me reposer que mes collègues me tourmentent à leur tour comme si je devais à moi tout seul porter tout fardeau du pouvoir ; et pourtant, sans me vanter, hé ! où aurait-on trouvé un procureur-général si je n'étais venu au secours de l'administration ?

MR DALY.—Il ne s'agit point de nous quereller, mais de travailler. Toutes les choses peuvent bien se remettre à une autre fois ; il n'y a que les avocats qui s'occupent de cela ; mais la liste civile, messieurs, la liste civile ; voilà la question. *To be or not to be*, comme dit lord Byron...

MR DRAPER.—Shakespeare dans Hamlet, vous voulez dire.

MR DALY.—Byron, Hamlet ou Shakespeare, n'importe ; de l'argent, voilà le point.

MR ROBINSON.—Tout cela est arrangé. Mon plan est fait et rédigé ; je vous le mettrai dans quelques jours. Je paie tous les officiers publics, les pensions et je suis en masse toutes les demandes d'argent. Il n'y a point d'argent dans le coffre ; une raison j'espère.

MR DRAPER.—Comment ! vous ne voulez rien accorder aux amis de McNab, par exemple ? nous sommes perdus.

MR. ROBINSON.—Il n'y a point d'argent dans le coffre.

MR MORRIS.—Et la demande de mon cousin qui a fait élire quatre de nos partisans ?

MR ROBINSON.—Si on lui donne à lui, il faudra donner aux autres. Il n'y a point d'argent dans le coffre.

MR VIGAR.—J'approuve hautement la ferme résolution de mon collègue l'inspecteur-général ; l'économie est la première vertu du fidèle financier. Dites-moi, avez-vous songé à l'augmentation de loyer que j'ai demandée pour mes maisons ; vous savez que la translation du siège du gouvernement a donné une grande valeur aux propriétés ; or comme j'abandonne les cent louis que j'aurais autrement reçus comme membre du conseil il serait injuste de me faire éprouver d'autres pertes ; d'ailleurs, la bagatelle de quelques trois ou quatre cents louis serait peu de chose pour la caisse publique.

MR ROBINSON.—Je ne parle point de cela dans mon projet ; mais nous prendrons les petits sommes sur les contingents des travaux publics.

MR VIGER.—C'est vrai ; je n'y songeais point. Voilà qui est bien.

MR DALY.—Avez-vous songé aux demandes que j'ai faites pour mes électeurs de l'électorat de la Haute-Loire ? Il est de la plus haute importance pour le gouvernement que je tienne

mes promesses.

MR. ROBINSON.—Et ! je n'en vois pas la nécessité ; il ne faut pas habituer le pays à trop croire aux paroles des ministres ; cela deviendrait un abus. Nous ne pourrions plus ouvrir la bouche sans nous compromettre.

MR. DALY.—Oui, oui, tout cela est bel et bon ; mais il me faut absolument que mes électeurs aient l'argent pour leurs chemins, leurs ponts. Sans quoi je donne ma démission et le gouvernement s'arrangera comme il pourra.

MR. SMITH.—Quoi ! vous résigneriez ! embrassez-moi mon cher....

MR. DALY.—C'est-à-dire je ne dis point ça ; je ne voudrais point pour une bagatelle comme celle-là mettre le pays dans une nouvelle crise ; mais il me faut absolument cet argent-là ; il y va de mon honneur....

MR. SMITH.—Qu'importe ?

MR. DALY.—Mais il y va de mon élection.

MR. SMITH.—Ah ! c'est une autre affaire. Eh bien ! nous dirons à notre président des travaux publics qu'il faut qu'il nous trouve quelques milliers de louis pour vous. Savez-vous que c'est une magnifique chose que le bureau des travaux publics. Parlez-moi de lord Sydenham pour les idées lumineuses. (*Il s'adresse à M. Papineau.*) Et vous mon cher monsieur Papineau, achevez-vous votre bill d'éducation ?

MR. PAPINEAU.—Oui, oui, j'ai fini, et je vous assure que ce n'est point sans fatigue ! ce bill de Mr. Morin était long en diable, à copier. Et vous, vos projets de lois, avancent-ils ?

MR. SMITH.—Quelles lois ?

MR. PAPINEAU.—Eh ! les lois que nous avons promises au commencement de la session.

MR. SMITH.—Mais je ne sais ce que vous voulez dire ? Je n'ai pas le temps de faire des lois, moi ; nous en avons bien assez, allez. Je crois qu'il faudrait s'occuper d'en rappeler une partie ; j'y penserai pour la session prochaine. Pour le moment il faut que je m'occupe de satisfaire mes bons amis les braves citoyens de Missisquoi. Que pourrais-je faire pour eux ? (*Il se gratte la tête.*)

MR. DALY.—Qu'avez-vous donc qui vous inquiète, mon cher procureur-général ?

MR. SMITH.—Je cherche un chemin de bois ou de fer pour nos électeurs ; car en fin il leur faut bien quelque chose.

MR. DALY.—Eh bien le bureau des travaux publics, mon cher, le bureau des travaux publics ; quelques milliers de plus ou de moins cela ne paraît pas sur un million et demi. D'ailleurs ces gens du Haut-Canada ne doivent pas tout dévorer ; il faut qu'ils nous laissent quelque chose.

MR. SMITH.—Ils dévorent bien ; mais avouez aussi qu'ils votent bien. Où en serions-nous, je vous le demande, si ces gens-là n'avaient pas pour principe de ne jamais s'attacher aux principes ?

Un domestique annonce Son Excellence le gouverneur-général. Tous les conseillers se lèvent et un instant après arrive sir Charles Metcalfe qui va prendre la place qu'occupait Mr. Viger. Nous verrons samedi prochain comment ces messieurs rendent compte à Son Excellence de leurs travaux respectifs.

Le journal le *Tahitien*,.... nous nous trompons, le *Canadien*, dit qu'il a attaqué M. Aylwin, comme il aurait attaqué Mr Viger, Mr Papineau, Mr Quéznel ! Va il en voir s'ils viennent, Jean. D'où vient qu'il n'a point accablé Mr Debleury ni Mr Johnston...? D'où cela vient-il ? Serait-ce de Montréal, par hasard ?

La même feuille du mont Ratapiaperuc... nous nous trompons, de la rue Lamontagne, est furieuse quand on lui parle de *désertion*. En sa qualité de vieille femme elle devrait savoir le vieux dicton : La vérité choque.